

Le 1<sup>er</sup> février 1805, Murat est créé prince et grand-amiral. Les maréchaux n'auront pas longtemps le loisir de savourer les douceurs de la paix, il s'agit maintenant de combattre la coalition fomentée par l'Angleterre.

Dans les bulletins de la Grande Armée, Napoléon nous dira son admiration pour l'inlassable endurance de Murat. Avec sa cavalerie, il est partout, il masque aux Autrichiens les mouvements de l'Empereur, il met l'ennemi en déroute à Wettingen – la plus brillante victoire de Murat.

Il poursuit l'archiduc Ferdinand et culbute le général Werneck, puis il s'élançe vers Nördlingen où la bataille fait rage, « il parvient à gagner de vitesse l'ennemi, qui avait deux journées de marche sur lui ; il s'empare de quinze cents chariots, de cinquante pièces de canon, de seize mille hommes et d'un grand nombre de drapeaux ; dix-huit généraux ont posé les armes, trois ont été tués.

En deux jours, il a franchi quatre-vingt-quinze kilomètres sans cesser de combattre. Le 13 novembre, avec Lannes, il entre dans Vienne, après avoir joué, par un habile stratagème, le prince d'Auersperg qui est chargé de garder la tête de pont sur le Danube. La victoire n'a pas le temps de replier ses ailes ! Il faut voler à la poursuite de l'armée russe.

Le soleil d'Austerlitz se lève à l'horizon ; la bataille commence, c'est une ardente et terrible mêlée. Murat, sabre à la main, charge avec fureur les dragons russes qui sont parvenus à l'entourer avec son état-major, et réussit non seulement à se dégager, mais à couper en deux les armées Russes et Autrichiennes contraintes à s'enfuir et à demander la paix qui est signée à Presbourg le 26 décembre 1805.

Tant de bravoure mérite une nouvelle récompense. Le 15 mars 1806, Murat est fait grand-duc de Berg et de Clèves. La joie de sa nouvelle dignité est tempérée par la tristesse de la mort de sa mère qui s'est éteinte à la Bastide, le 11 juin 1806. Le nouveau grand-duc prend possession de ses états, mais il n'a guère de loisirs de s'occuper du gouvernement, et laisse ce soin à son compatriote Agar. Le 26 août 1806, il adresse au roi de Prusse une missive qui commence par ces mots : « Mon frère ». Choqué par la formule, pourtant protocolaire et dictée par Talleyrand, le roi ne répondra pas.